Un saint amiénois : Mgr Antoine Daveluy,
Evêque, érudit et martyr en Corée
1818-1866

Antoine Daveluy est né le 16 mars 1818 à Amiens, dans une famille influente et très pieuse. Son père, Isidore Daveluy, était un industriel, qui fut Maire d'Amiens, conseiller général de la Somme, président de la chambre et du tribunal de commerce d'Amiens et chevalier de la légion d'honneur. Antoine était le troisième enfant et le premier garçon d'une fratrie de quatorze enfants, sept fils et sept filles, dont cinq se donnèrent à l'Eglise : outre l'évêque missionnaire, trois de ses soeurs se firent religieuses et l'un de ses frères devint chanoine et archiprêtre de la Cathédrale d'Amiens.

« M. et Mme Isidore Daveluy, parents de Mgr Daveluy, donnaient l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, s'occupant non seulement de leur nombreuse famille de 14 enfants mais encore des oeuvres établies dans la ville d'Amiens. La journée commençait par la prière et la méditation, puis ensuite la famille se rendait à l'église paroissiale de Saint-Leu pour l'assistance à la messe, M. Daveluy était toujours à genoux par terre et à l'Elévation il s'inclinait si profondément que sa tête chauve devenait toute rouge. Les mères le faisaient regarder à leurs enfants pour leur apprendre le respect que l'on doit avoir dans le lieu saint. Après la messe, le travail. Et la journée se terminait comme elle avait commencé, par la prière, et souvent par la prière en commun qui réunissait au pied du crucifix parents, enfants et domestiques. Puis retirés dans leur oratoire, le père et la mère récitaient chaque soir 3 dizaines de chapelet dont une pour la Propagation de la Foi, et faisaient une lecture pieuse avant de prendre leur repos ». (Thérèse de Brandt, petite nièce d'Antoine)

En 1827, à 9 ans, Antoine entre au petit séminaire de Blamont, qui dépend du petit séminaire de Saint Acheul tenu par les jésuites. L'année suivante, après l'interdiction faite aux jésuites d'enseigner, il est admis au petit séminaire de Saint-Riquier. En dépit de l'éducation très stricte qu'il a reçue dans sa famille c'est un enfant assez turbulent, grand amateur de course à pied, de patinage et de jeux de boules. En classe c'est un élève moyen, qui progressera régulièrement mais qui s'ennuie souvent. Pour se distraire il fabrique des chapelets qu'il distribue aux membres de sa famille et pratique la reliure. Pour ses condisciples c'est un bon camarade, franc, espiègle, toujours prêt à jouer ou à rire (1). En 1834 il entre au séminaire sulpicien d'Issy pour y faire sa philosophie. C'est là que le jeune homme commence à penser à une vocation missionnaire. Deux ans plus tard, il est admis en théologie au séminaire Saint-Sulpice. De plus en plus attiré par la mission, il demande à entrer dans la Compagnie de Jésus et part faire une retraite préparatoire à Saint Acheul.

« Je trouve en lui de l'aptitude à cette sainte vocation : caractère doux et docile avec beaucoup de simplicité et d'ouverture de cœur, esprit juste et droit, assez de talents sinon pour briller, du moins pour travailler très utilement (…) Mais surtout je crois qu'eu égard à ses dispositions, il a un grand besoin de la vie de communauté. Il est certain qu'avec les

bonnes qualités dont je parlais tout à l'heure, il a un grand fond de légèreté et d'étourderie, d'amour du plaisir, de penchant à vouloir plaire, et quoiqu'on puisse attribuer ces défauts, en partie à sa grande jeunesse, je crois néanmoins qu'il lui en restera toujours assez pour que le ministère ecclésiastique ordinaire lui soit fort dangereux (…) Il est bien à craindre qu'il ne donne dans une vie mondaine, dissipée, tiède (…) il pourrait bien rester toute sa vie un homme fort médiocre. Or je crois qu'il est propre à mieux que cela. Au contraire, chez les PP. jésuites, faisant un noviciat fervent où l'on apportera des soins et une vigilance perpétuelle, quoique toujours douce et charitable, à corriger ses moindres défauts et à le former au renoncement à soi-même et aux vertus solides ; puis, dans la suite de sa vie toujours surveillé, toujours soutenu, toujours exercé à l'humilité, à l'obéissance, etc…et en même temps éloigné de la plupart des dangers que présente le ministère ecclésiastique, il est moralement assuré qu'il se conservera dans ses bonnes disposition, qu'il s'y perfectionnera plus puissamment qu'en aucune autre position à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise ». (M. Galais, p.s.s., à M. Daveluy père, 18 août 1837)

Mais il est jugé inapte à la mission par le médecin de la maison en raison de sa santé fragile, et revient donc terminer ses études à Saint-Sulpice. Il rend alors fréquemment visite à l'un de ses amis, Ferdinand Dupond, originaire du Pas-de-Calais, aspirant aux Missions étrangères qui partira en 1839 pour le Siam. La fréquentation du séminaire de la rue du Bac où, comme en témoignent les lettres écrites à ses sœurs, il entend parler des martyrs de Cochinchine et des débuts héroïques de l'Eglise de Corée, accroit son désir de partir en mission. Cependant sa santé de plus en plus défaillante l'oblige à interrompre ses études après le sous-diaconat. Il se retire pendant un an dans une paroisse de campagne.

Le 18 décembre 1841 il peut enfin être ordonné prêtre et célèbre sa première messe dans l'église Saint Leu d'Amiens le 29 décembre. Il porte pour l'occasion les ornements offerts par sa famille qui seront présentés à l'Exposition Missionnaire d'Amiens de 1929 :
Une chasuble blanche et rouge, en moire venant de la robe de mariée de sa grand-mère.
Une pale brodée par ses sœurs.
Une aube cousue par sa tante.
Le calice, la patène et les burettes en argent ornés de motifs choisis par Antoine, était le présent de son aïeul maternel, qui était en même temps son parrain.
Isidore Daveluy utilisa ces ornements laissés en France par son frère aux messes célébrées pour la famille. Depuis sa mort, ils ont été déposés au grand séminaire d'Amiens.

« Une foule immense assistait à cette messe, avide de recevoir, selon l'usage, l'imposition des mains. La tradition raconte qu'une femme, pauvre des biens de la terre, mais riche de foi et de confiance en Dieu, sollicita l'autorisation de présenter le premier à cette cérémonie son enfant âgé de trois ans qui ne marchait pas encore. Sa demande fut accordée, et aussitôt après l'enfant marcha, au grand étonnement des médecins et des personnes qui le croyaient infirme pour la vie. Pendant la guerre, un homme vint trouver la soeur de Mgr Daveluy, religieuse de Louvencourt, pour lui dire que lui aussi avait été l'objet d'une pareille faveur lorsqu'il était enfant ». (Thérèse de Brandt, petite nièce d'Antoine)

Le jeune prêtre est nommé troisième vicaire à Roye où il reste vingt mois, le temps de laisser sa santé se rétablir. Pour ce jeune homme choyé et entouré, habitué depuis toujours à une vie confortable, l'adaptation est un peu rude :

« Figure-toi un jeune abbé arrivant dans une ville inconnue, de suite dans son ménage et cela sans domestique et provisions aucunes, sans avoir même les meubles utiles n'ayant encore que les nécessaires et avec cela tu pourras voir ton frère successivement dans les rues pour rendre visite d'arrivée ou pour ses courses, achats, marchés etc…, après cela arrangeant son feu, balayant sa cour que la neige a presque fait disparaître, puis rangeant sa chambre, puis descendant vingt fois le jour pour ouvrir la porte aux visiteurs, marchands, pauvres, etc… descendant souvent quand on sonne chez son voisin parce qu'on confond les sonnettes, et puis s'impatientant d'avoir du bois mouillé et d'y perdre son temps, et puis travaillant un peu aujourd'hui un service, demain une conduite…tous les jours quelque chose et puis et puis… ce frère ne s'ennuie pas de ce singulier genre de vie, auquel toute fois je désire mettre fin en achetant un beau meuble pour ma cuisine et mon service. Voilà mon état et sur ce je me prépare à monter demain pour la première fois dans la chaire de vérité ».

Le diagnostic positif des médecins et l'ouverture d'esprit de son évêque, Mgr Miolland, qui a déclaré pendant la retraite ecclésiastique de juillet 1843 qu'il accorderait toujours la permission de partir à ceux de ses prêtres qui aspiraient à la vie missionnaire, finissent de le convaincre de la justesse de ses désirs. Le 4 octobre il entre aux Missions étrangères laissant beaucoup de regrets à ceux qu'il quitte.

« *Monsieur, votre fils va me quitter* ; *il me laisse des regrets profonds que le temps seul pourra adoucir. Depuis qu'il est avec moi, j'ai été à même d'apprécier sa piété qui ne s'est démentie en aucune circonstance, son zèle éclairé, son dévouement parfait, son aptitude pour toutes les fonctions du saint ministère, son caractère aimable, et toutes les vertus qui font le bon prêtre. Mes regrets sont partagés par ses confrères, et par tous les habitants de cette ville. Aucun ecclésiastique jusqu'à présent n'a en si peu de temps conquis une aussi haute confiance dans cette paroisse, et je ne me console de le perdre que par la pensée du bien qu'il a fait, et de celui, plus grand encore, qu'il est appelé à faire. J'admire sa détermination, et je suis porté à croire que Dieu a de grands desseins sur lui ».* (Curé de Roye, 2 septembre 1843).

Avant de partir, Antoine va faire ses adieux à sa famille réunie dans la maison de campagne à Bergicourt près de Poix où il célèbre la messe à l'occasion du trentième anniversaire du mariage de ses parents. Il s'engage à célébrer une messe par an, à date fixe, pour chacun de ses parents et de ses frères et sœurs, le 15 août étant fixé comme jour de communion générale pour toute la famille. Ces liens familiaux resteront très forts comme en témoigne l'abondante correspondance publiée en 2007 par Pierre Daveluy de Pierregot.

Au terme d'une probation de quelques mois à Paris Antoine part le 6 février 1844 pour Brest et embarque à bord de *l'Archimède* à destination de Macao où, après des escales à Goré, au Cap de Bonne Espérance, à la Réunion, à Pondichéry et à Singapour, il arrive à la fin du mois de septembre. A la différence de la plupart de ses confrères qui reçoivent leur destination le soir de leur ordination à Paris, il ne sait pas encore à quelle mission il est affecté. Le procureur songe un moment à l'envoyer au Îles Ryû-Kyû où un autre missionnaire, le P. Forcade, attend l'occasion de passer au Japon (2). En attendant une décision, Antoine Daveluy séjourne à la procure où il consacre la plus grande partie de son temps à l'étude du chinois.

Arrive alors à Macao un jeune évêque de 36 ans, Jean Ferréol, qui vient d'être nommé vicaire apostolique de Corée. La Corée, c'est une mission extraordinaire, terrible, qui fait rêver tous les missionnaires de cette époque portés à l'héroïsme et dont Antoine a suivi les premiers pas dans les Annales de la Propagation de la Foi. Cette mission n'a été fondée qu'une dizaine d'années plus tôt pour répondre aux demandes insistantes d'une petite communauté chrétienne qui, à la fin du 18e siècle s'était formée toute seule, sans missionnaire, à la suite d'un groupe de lettrés coréens eux-mêmes convertis au christianisme par la lecture de livres de doctrine traduits en chinois par les jésuites de Pékin. A cette époque la Corée, totalement repliée sur elle-même et strictement interdite aux étrangers, ne communiquait que par une ambassade annuelle avec le grand voisin chinois dont elle était vassale. L'un de ces lettrés donc, membre de l'ambassade, s'était fait baptiser par les jésuites de Pékin en 1784, puis avait baptisé ses compagnons et par contagion s'était formée autour d'eux une communauté chrétienne qui comprenait aussi bien des hommes que des femmes et des enfants, des nobles et des roturiers, ce qui était en totale contradiction avec la tradition confucéenne très stricte qui régissait la société coréenne. Et dès le début ces chrétiens avaient été persécutés.

Au bout de quelques années, ils avaient compris la nécessité d'avoir des prêtres pour administrer les sacrements. Ils en avaient demandé à l'évêque de Pékin puis au pape, toujours clandestinement et au péril de leur vie, par des lettres cachées dans les vêtements des chrétiens de l'ambassade qui seuls pouvaient passer la frontière. L'évêque de Pékin leur avait d'abord envoyé un prêtre chinois, Jacques Chu, qui avait réussi à tenir six ans, caché dans le bûcher d'une chrétienne de Séoul, avant d'être décapité lors de la grande persécution de 1801. Un quart de siècles plus tard, et à la suite de demandes répétées des Coréens, Rome avait demandé au Missions étrangères de prendre en charge cette mission érigée officiellement en vicariat apostolique en 1831. Au terme d'invraisemblables péripéties, deux missionnaires français, Pierre Maubant et Jacques Chastan, puis un évêque, Laurent Imbert, avaient réussi à pénétrer dans le pays en 1836, 37 et 38. En trois ans, dans une clandestinité absolue, le nombre des chrétiens était passé de 3000 à 9000. Mais on venait d'apprendre, en 1843, que les trois missionnaires, ainsi que de nombreux chrétiens avaient été martyrisés lors d'une grande persécution en 1839. Aussitôt, Jean Ferréol, qui depuis des années cherchait désespérément à pénétrer en Corée, a été nommé vicaire apostolique.

On ne sait pas dans quelles conditions exactement Antoine Daveluy s'est trouvé embarqué dans l'aventure coréenne. Certaines sources disent qu'il s'est porté volontaire auprès de Mgr Ferréol, ce qui est très possible. Ce qui est sûr c'est que l'évêque engage à sa suite notre missionnaire qui est alors âgé de 27 ans. A la fin de juillet 1845 tous deux quittent Macao pour rejoindre à Shanghai André Kim, un jeune diacre coréen qui avait quitté clandestinement son pays en 1837 pour faire ses études cléricales en Chine et qui venait de faire un séjour clandestin en Corée pour préparer l'entrée du nouvel évêque. Pendant ce temps un autre missionnaire, Joseph Maistre, et un autre diacre coréen, Thomas Choe, tentaient leur chance du côté de la Mandchourie. Le 17 août, en présence d'Antoine Daveluy, Mgr Ferréol confère l'ordination sacerdotale à André Kim, le premier prêtre coréen qui jouit encore aujourd'hui dans son pays d'une immense popularité. Quinze jours plus tard, le 1er septembre, les trois hommes montent à bord d'une barque ramenée de Corée par André Kim, nommée le *Raphaël* et pilotée par des chrétiens coréens peu initiés aux mystères de la navigation. Après une traversée des plus mouvementées, la barque accoste non pas dans les environs de Séoul comme prévu, mais au sud-ouest de la péninsule et doit longer pendant quinze jours la côte avant d'aborder le 12 octobre 1845 aux environs du port de Kang-kyong où les chrétiens du lieu viennent les prendre en charge.

« Notre descente devait se faire le plus discrètement possible. Nous envoyâmes un homme informer les chrétiens de notre arrivée. Ils vinrent deux, la nuit, pour nous conduire à leur habitation. Comme ils jugèrent à propos de me faire descendre en habit de deuil, on m'affubla d'un surtout de grosse toile écrue, on mit sur ma tête un grand chapeau de paille, lequel me tombait jusque sur les épaules ; il était de la forme d'un petit parapluie à demi fermé ; ma main fut armée de deux bâtonnets, soutenant un voile qui devait soustraire ma figure aux regards des curieux, et mes pieds furent chaussés de sandales de chanvre. Mon accoutrement était des plus grotesques. Ici, plus un habit de deuil est grossier, mieux il exprime la douleur causée par la perte des parents. M. Daveluy fut habillé avec plus d'élégance.

Ces préparatifs achevés, deux matelots nous chargèrent sur leur dos, et nous portèrent à la terre des martyrs. Ma prise de possession ne fut pas très brillante. Dans ce pays, il faut faire tout en silence et à huis clos. Nous nous dirigeâmes à la faveur de la nuit vers la demeure du chrétien qui marchait en avant. C'était une misérable hutte bâtie en terre, couverte de chaume, composée de deux pièces, ayant pour porte et pour fenêtre une ouverture de trois pieds de haut. Un homme s'y tient à peine debout. La femme de notre généreux hôte était malade ; il la fit transporter ailleurs pour nous donner un logement ». (Jean Ferréol).

Le lendemain, l'évêque prend la route pour Séoul, laissant Antoine aux bons soins des chrétiens du lieu.

« Je me séparai aussitôt de M. Daveluy ; je l'envoyai dans une petite chrétienté étudier la langue. Il est plein de zèle, très pieux, doué de toutes les qualités d'un missionnaire apostolique. Je désire pour le bonheur des Coréens que Dieu lui conserve longtemps la vie » (Ferreol)

Cette chrétienté était une communauté de sept familles, soit une trentaine de personnes, qui avaient fui Séoul lors de la persécution et vivaient pauvrement de la culture du tabac dans une région isolée. Le millet, un peu de blé et quelques légumes faisaient l'essentiel de leur nourriture car le riz ne poussait pas dans ces terres arides. Périodiquement ils étaient rançonnés par leurs voisins païens qui menaçaient de les dénoncer s'ils ne leurs donnaient pas le peu qu'ils possédaient et certains, ayant tout perdu à nouveau, devaient partir s'installer ailleurs.

Chaque jour le jeune missionnaire leur dit la messe, ce qui est une grande joie pour ces chrétiens qui n'ont pas vu de prêtre depuis plus de 7 ans et dont l'instruction, très rudimentaire, est compensée par une foi chevillée au corps. *« Pour l'arrivée du prêtre, tout est préparé le moins mal possible (…) On décore de papier blanc une pauvre cabane, on dresse un mauvais autel, voilà tout l'ornement du lieu où doit se célébrer le plus grand des mystères. Il est à la fois l'appartement du prêtre. Alors nos chrétiens accouraient pour voir enfin celui qu'ils attendaient depuis sept ans. Quelle joie pour eux ! Quel bonheur ! C'est le naufragé parvenu au rivage. Des pleurs, des larmes s'échappent de leurs yeux. Enfin, ils vont mettre la paix dans cette conscience que tant de jours mauvais avaient surchargée.*

J'aime à interroger les pères de famille avant le baptême, à scruter les dispositions diverses, mais également admirables, par lesquelles la miséricorde de Dieu les a tous appelés. J'aime leurs réponses vives et pleines de foi ; les uns ont quitté une vie douce et agréable pour s'assurer une autre vie plus heureuse ; les autres avant même le baptême ont déjà subi quelque persécutions : quelques-uns arrivent à la onzième heure, ce sont des vieillards qui, ayant entendu parler de notre sainte religion, veulent consacrer au bon Dieu les dernières années d'une vie qu'ils voient s'échapper chaque jour ». (1846).

Grâce au peu de chinois qu'il a appris à Macao, Antoine communique par interprète, avant d'être en mesure de commencer à converser directement avec ses fidèles qui le pressent de les confesser. « *Toute la journée, suant sang et eau pour apprendre le jargon coréen, j'ai réussi, non sans peine, à comprendre tant soit peu après deux mois, et à pouvoir confesser. Pour m'y préparer, je donnais tous les soirs entrée libre à tous les individus masculins de la chrétienté. Chacun disait à son gré les fautes qui lui venaient à l'esprit. Je l'interrogeais, je blaguais, l'interprète jouait un grand rôle, mais enfin cela m'a réussi. J'ai pu comprendre à peu près les principaux détails de la confession »* (1846). Dès le mois de janvier 1847 donc, il se sent suffisamment à l'aise pour commencer à visiter les chrétientés voisines, voyageant toujours sous l'habit de deuil qui dissimule ses traits. Et partout, en dépit du caractère approximatif des échanges verbaux, il est profondément touché par la sollicitude et la générosité manifestée à son égard par les chrétiens coréens.

« Ces pauvres gens ne savent comment me témoigner leur respect et leur attachement. Ils s'empressent autour de moi ; les plus pauvres m'apportent leur petite offrande. Quand le soir je suis à causer avec vingt ou trente personnes entassées dans ma cabane, souvent je n'ai pas le courage de quitter la conversation ; elle se prolonge très tard, et jamais ils ne disent : assez. Je leur parle une langue impossible, mêlée de chinois, de coréen, de je ne sais quoi. Ils

comprennent ou ne comprennent pas, mais enfin ils sont contents et moi aussi, et quand le moment de la séparation est venu, c'est une famille à laquelle il faut s'arracher, ce sont des pleurs, des gémissements. Hélas ! Peut-être de leur vie ils ne reverront le Père pour soulager leur conscience et s'unir à leur Dieu. Comprenez-vous cette suite d'émotions vives, trop vives pour mon pauvre cœur ? Plusieurs fois j'ai fui comme à la dérobée pour éviter ces moments pénibles, ces manifestations dangereuses, car l'apparition d'un païen compromettrait toute la mission » (1846).

Ces gratifications affectives et pastorales ne sont pas de trop pour compenser les épreuves d'une vie extrêmement austère. Assigné à résidence dans une maison basse où il doit passer le plus clair de son temps assis quand il n'est pas en visite, à la fois isolé de ses confrères et sollicité en permanence par les fidèles, toujours menacé d'arrestation, Antoine doit de plus s'adapter à une nourriture non seulement étrangère mais encore extrêmement frugale, puisque les chrétiens du lieu sont très pauvres. Mais cela n'altère en rien son humour et sa santé, pourtant fragile, semble s'adapter sans trop de problème à ce nouveau régime.

« J'ai fait ici, en courses, abstinences, jeûnes, etc., ce que je n'aurais pu faire même en France. On ne meurt donc pas pour quitter son pays et changer de climat. Au contraire, on ne s'en porte que mieux. Monseigneur ne peut guère se faire à la nourriture ; mais il a la grâce spéciale de vivre sans manger. Pour moi, je m'y suis accoutumé un peu mieux, je mange du riz, puis du riz, et encore du riz. Je bois du vin de toutes les qualités, fabriqué de toutes espèces de drogues, du vin que les aveugles avaleraient plus volontiers que les autres mortels, mais n'importe. A vrai dire, après un carême pareil, je suis tenté de croire que peu à peu et avec de la patience, on parviendrait à vivre sans manger. En France, ce serait difficile ; voilà une merveille de plus à noter sur ce pays si peu connu ». (1846).

Antoine commence donc à s'habituer à sa nouvelle vie quand une nouvelle alerte vient troubler la chrétienté de Corée relativement tranquille depuis quelques années. Au printemps 1846, Mgr Ferréol envoie André Kim sur la côte ouest afin de trouver les moyens de faire entrer Joseph Maistre et Thomas Cho'e qui se morfondent toujours en Mandchourie. Le jeune prêtre réussit à contacter des pêcheurs chinois et à leur confier le courrier de la mission, mais au retour il est arrêté et les policiers découvrent sur lui des lettres et une carte marine. Il est aussitôt accusé de complot contre l'état alors qu'au même moment l'amiral Cécile qui commande la flotte française d'Extrême Orient s'approche des côtes coréennes et envoie au roi une lettre de menace demandant raison pour l'exécution des trois missionnaires français en 1839. André Kim, considéré comme complice des étrangers, est condamné à mort pour trahison et décapité le 16 septembre 1846. Huit chrétiens coréens, quatre femmes et quatre hommes qui ont été en contact avec lui sont exécutés dans les jours qui suivent. Désormais, le méfiance du gouvernement est réveillée et les missionnaires doivent se faire encore plus discrets qu'auparavant, ce qui ne les empêche pas d'afficher des statistiques encourageantes. En 1846, ils ont visité 6000 chrétiens sur 9000 environs et baptisé 946 adultes ; en 1847, ils en baptiseront 770. Et les années s'écoulent, dans des conditions identiques.

En janvier 1850, Thomas Cho'e, qui a été ordonné prêtre à Shanghai, réussit à passer la frontière, comme l'avaient fait les premiers missionnaires, en traversant le fleuve Yalou sur la glace. Cette année-là, grâce à ce renfort, 11 000 chrétiens pourront être visités, 374 adultes seront baptisés et 369 admis au catéchuménat. Mgr Ferréol confie alors à Antoine Daveluy, lui la responsabilité de quelques séminaristes, en vertu de la vocation première de Société des Missions étrangères qui est de conforter les églises naissantes en formant un clergé indigène. Compte-tenu de l'état de dénuement et d'abandon de la chrétienté coréenne, la tâche est rude pour l'ancien élève du prestigieux séminaire de Saint Sulpice.

«Vous dire qu'il n'y a aucune peine, vous ne me croiriez pas, quand on vit caché au milieu de gens grossiers qui n'entendent même pas votre jargon, tout n'est pas rose, assurément, mais il fallait s'y attendre. Dire aussi qu'il n'y a pas de fatigue ce serait mentir. La preuve en est que l'hiver passé, j'ai failli faire l'essai d'une autre vie, et que depuis ce temps, par précaution, on m'a mis un peu à la vie sédentaire, perdant latin et français pour faire entrer quelques paroles latines dans l'oreille de petits ou grands bambins, qui m'ont l'air d'avoir inventé la poudre à canon autant que je suis l'inventeur des aérostats. Voilà donc ma tâche pour le moment. Je tâche de former quelques élèves qui puissent par la suite secourir leurs frères. Mais que d'années il faudra attendre pour cela ». (septembre 1850)

Le 29 août 1852, Joseph Maistre, qui depuis dix ans essayait vainement d'entrer en Corée, arrive seul sur une jonque chinoise qu'il a affrétée et dont il a confié le pilotage à un jésuite. Mgr Ferréol se retrouve donc à la tête d'une équipe de trois prêtres, deux français et un coréen. Le clergé du pays n'a jamais été aussi nombreux, mais le vicaire apostolique ne profitera pas longtemps de cette amélioration. Miné depuis des mois par une maladie d'estomac, il meurt le 3 février 1853, assisté par Antoine Daveluy qui se retrouve désormais chargé de l'administration des chrétiens de la capitale, dans des conditions très différentes de celles des villages isolés de province.

Beaucoup plus nombreux, regroupés par quartiers en communautés ou *kongso*, ces chrétiens se réunissent la nuit dans des maisons particulières, généralement celles des catéchistes les plus fortunés, où le prêtre vient leur conférer les sacrements. Tous les déplacements doivent se faire dans le plus grand secret, à la barbe de la police toujours à l'affût des rassemblements suspects. Ces communautés comprennent un nombre important de femmes. Les veuves et jeunes filles ayant fait vœu de virginité sont accueillies dans des familles chrétiennes où elles assurent la catéchèse et l'assistance aux plus démunis. La situation est plus délicate pour les femmes mariées à des « païens » obligées de pratiquer à l'insu de leur conjoint. «*J'en ai vues sortant la nuit de leur maison, alors que le mari est dans l'appartement voisin. S'il se réveille, s'il lui prend envie de venir à l'appartement, que deviendra-t-on ? Confiance en la miséricorde de Dieu (…) l'ange gardien répand un baume soporifique sur le mari, les enfants, les domestiques, rien ne se sait ».*

Pendant trois ans, de 1853 à 1856, la mission de Corée va se retrouver privée d'évêque et donc de directive. Alors que Joseph Maistre, le plus âgé, assure la charge de supérieur et les contacts avec l'extérieur et que Thomas Cho'e profite de sa liberté de circulation pour visiter

les chrétiens avec un zèle inlassable, Antoine Daveluy partage toujours son temps entre l'administration et le soin des séminaristes. En mars 1854, à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau missionnaire, François Jansou, il parvient à faire sortir trois jeunes gens qui iront se former au collège général de Pinang en Malaisie. Malheureusement, en juin il doit assister François Jansou prématurément emporté par la maladie trois mois seulement après son arrivée.

Maîtrisant maintenant bien la langue coréenne, Antoine entreprend avec l'aide de ses séminaristes et de quelques lettrés chrétiens ses premiers travaux de traduction ainsi que la préparation d'un dictionnaire coréano-sino-latino-français. Il s'y consacre durant tout l'été 1855, période de grosse chaleur où, les coréens étant occupés par les travaux agricoles, il n'y a plus de tournées en province. «*Pour cela je dus, par six jours de route, aller m'installer au bout du monde chez un vieux docteur distingué, et qui a passé par beaucoup de dignités (…) Grâce aux bons soins de mes hôtes, et au charmant caractère de mon vieux docteur, l'été se passa bien en discussions philologiques moins sèches que le mauvais riz de ces contrées et pour compenser la maigreur de notre table, je faisais parfois des brioches européennes que mon docteur avalait gracieusement »*.(à ses parents, novembre 1855).

L'année suivante, en mars 1856, arrive enfin le nouveau vicaire apostolique, originaire du diocèse du Mans, Siméon Berneux. Il est né le 14 mai 1814 dans la Sarthe. Il a donc quatre ans de plus qu'Antoine Daveluy. Il a d'abord été affecté à la mission du Tonkin alors en pleine persécution. Arrêté trois mois seulement après son arrivée, il est resté près de deux ans dans les prisons tonkinoises, après avoir subi plusieurs interrogatoires accompagnés de tortures. Le 17 mars 1843 il a été libéré sur l'intervention d'un officier français, Favin-Lévêque, commandant de la corvette *L'Héroïne*, venue mouiller dans le port de Tourane. L'année suivante il a été envoyé dans la toute récente mission de Mandchourie, créée en 1838 comme base arrière de celle de Corée.

Il y a rencontré Mgr Ferréol, le nouveau vicaire apostolique de Corée, qui lui a proposé de le nommer coadjuteur avec droit de succession. Mais, s'estimant trop jeune et inexpérimenté, Siméon Berneux a refusé. En décembre 1854, il était sur le point d'être sacré évêque coadjuteur du vicaire apostolique de Mandchourie quand il a reçu sa nomination de vicaire apostolique de Corée en conformité avec le testament de Mgr Ferréol. En mars 1856, il entre dans sa nouvelle mission en compagnie de deux autres missionnaires, Charles Pourthié et Alexandre Petitnicolas.

« Vous dire ma joie, mon bonheur, la joie de tous nos chrétiens ne serait pas chose facile (…) Mon émotion fut telle que la fatigue de l'administration, dont je revenais pour recevoir Sa Grandeur, disparut tout à coup, comme par enchantement et pendant un mois que je restai près d'elle, je me portais mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps. Et puis, je dois le dire encore en action de grâce, la connaissance de notre nouvel évêque augmente encore ma joie.

C'est un bon ami pour ses missionnaires, c'est pour le troupeau un très excellent pasteur. Dieu nous l'a choisi lui-même et tout cadre parfaitement avec les besoins de la mission. Les affaires vont avoir un nouvel élan, et je puis tout espérer pour le bien. Qu'il y a de paix et de calme dans le cœur quand je vois le doigt de Dieu dirigeant si bien toutes choses, oui je revis en pensant à cette admirable Providence ».

Une inquiétude persiste cependant en raison du mauvais état de santé du nouvel évêque qui craint de ne pas pouvoir exercer longtemps ses fonctions. Au cours du synode qu'il organise en mars 1857, Siméon Berneux choisit donc comme coadjuteur Antoine Daveluy qui, malgré ses réticences, reçoit l'ordination épiscopale le 25 mars dans la plus grande clandestinité.

« Mes répugnances naturelles pour cette position suffisaient seules pour me porter au refus. Je ne me suis jamais cru fait pour commander ; c'est déjà beaucoup pour moi de savoir obéir. D'autre part, l'épuisement réel de mes forces, suivi de la perte de mes facultés intellectuelles, ne me permettaient pas d'accepter ce fardeau. Mais Sa Grandeur me parla dans des termes qui me firent craindre qu'un refus obstiné ne me mît hors des voies de la Providence, et j'eus le malheur de donner mon consentement. Le jour de la consécration fut donc fixé au 25mars, fête de l'Annonciation.MM. Maistre, Petitnicolas et le P. Thomas furent réunis pour cette cérémonie que la prudence ne permit pas de faire au milieu des chrétiens. Elle eut lieu dans la maison de Sa Grandeur, pendant la nuit, en présence des catéchistes de la capitale et d'un petit nombre des principaux chrétiens. La localité et le secret ne permirent pas de grande pompe, c'était presque comme dans les catacombes ».

Ces nouvelles fonctions vont un peu modifier le style de vie d'Antoine, qui va consacrer de plus en plus de temps aux travaux de recherche et de traduction d'autant que la création d'un séminaire fixe installé à Baeron, dans les montagnes du centre, et confié à Charles Pourthié, va le libérer de ses fonctions de formation. Tout en continuant son dictionnaire, il a entrepris de collationner tous les témoignages concernant les martyrs depuis l'introduction du christianisme dans le pays. Il prépare aussi des opuscules pour la formation des catéchistes tandis que Thomas Cho'e s'occupe de traduire les prières et le catéchisme. Deux imprimeries clandestines seront installées à Séoul pour assurer la diffusion de ces ouvrages.

Pendant le synode un nouveau missionnaire, Stanislas Féron, est arrivé à Séoul. Dans les années qui suivent, la situation politique est assez calme, et, en dépit d'alertes sporadiques, chrétiens et missionnaires jouissent d'une certaine tranquillité.

« Nous commençons à croire que nous finirons tous de notre belle mort. Les idées actuelles ne semblent pas tourner à nous faire passer, forcément, le goût du riz et je me sens pour moi tout résigné à cette perspective. J'ai d'ailleurs perdu un peu les feux de la jeunesse (…) et je passe ma vie dans un calme qui s'accorde bien avec les vues pacifiques de nos gouvernants. En tout cependant, que la Volonté divine ait son cours, au besoin le Tout Puissant peut me donner la force que je n'ai pas, et s'il lui plait de m'appeler à un destin sanglant, il m'y suivra, j'espère, de sa grâce ». (A sa sœur, août 1859)

Alors que la situation de la mission globalement s'améliore, avec plus de missionnaires et moins de persécution, la fatigue et la lassitude commencent à peser sur le moral d'Antoine qui s'épuise à parcourir le pays en tous sens pour continuer sa collecte de témoignages directs sur les martyrs.

« Vous dire maintenant ce que je deviens n'est pas chose facile, car je ne le sais guère moi-même. N'ayant plus de gîte pour le moment, et n'ayant aucune idée de l'endroit où se plantera peut-être un jour ma tente, ne suis-je pas censé faire partie du corps des voltigeurs ? C'est bien là où j'en suis, allant de côté et d'autre prêter la main là où le besoin se fait le plus sentir, et dans les intervalles tâchant de pousser d'autres travaux. Mais je suis devenu trop vieux et trop lourd (41 ans) *pour me porter partout, il faudra donc changer de corps, ce que la suite réalisera peut-être. A la grâce de Dieu ! J'ai donc été faire quelques courses dont je ne me suis pas mal trouvé, et chemin faisant, ai recueilli des richesses historiques sur nos vénérables martyrs puis, petit à petit tâché d'enchaîner tout ce que je découvre (…) Puis les chaleurs approchant, j'ai choisi un lieu pour dresser un camp volant et, réuni à quelques chrétiens, je les ai bourré de travail pendant tout l'été, au point que ni eux ni moi n'y pouvons plus tenir »* (à sa tante, août 1859).

Pourtant, alors que beaucoup de ses confrères, à commencer par Mgr Berneux, sont accablés de maladies diverses, gravelle, fièvres, typhus, il n'a pas à déplorer de pathologie particulière : *« Pour moi je n'ai pas à me plaindre de vives souffrances, la bonté divine me les épargne. Cassé et usé avant l'âge, je n'ai plus la force d'avoir une maladie ; je suis un jeune vieillard, dont la mémoire et toutes les facultés disparaissent ».*

A la fin de 1859, alors qu'une épidémie de choléra vient de ravager le pays donnant un surcroit de travail aux missionnaires, une soudaine persécution est déclenchée par le mandarin militaire chargé de la police qui fait arrêter les chrétiens les plus aisés de la capitale. La traque s'étend à la province. Une fois de plus, les missionnaires sont obligés de fuir. Antoine échappe de peu à l'arrestation et ses affaires sont miraculeusement préservées des mains des satellites qui effectuent des perquisitions dans son village.

Mais bientôt, vingt ans après la première guerre de l'opium, la deuxième du même nom va de nouveau bouleverser la donne internationale et par contre-coup la situation des missionnaires. En août 1860, des troupes franco-anglaises, avec le soutien diplomatique des Américains et des Russes, envahissent Pékin et incendient le Palais d'été. Le 24 octobre, la convention de Pékin accorde des avantages commerciaux aux Anglais, et aux Français un nouveau droit de protection sur les missions de Chine. Ces mesures humilient le gouvernement chinois et augmentent les sentiments xénophobes de la population.

Evidemment, cette reprise du conflit entre la Chine et la France réveille la méfiance du gouvernement coréen qui se doute de la présence d'Occidentaux dans le royaume et renforce sa surveillance. Bien que la situation religieuse n'ait pas véritablement changé en Corée, la démonstration de force des Occidentaux en Chine exerce dans un premier temps une influence favorable au christianisme et, au début des années 1860, les missionnaires peuvent constater un fort mouvement de conversions.

Cette situation pousse les directeurs de Paris à envoyer des renforts. Alors que la Corée compte environs 18000 baptisés, quatre nouveaux missionnaires arrivent en 1861: Jean-Marie Landre, Pierre Joanno, Félix Ridel et Adolphe Calais. Malheureusement les deux premiers disparaitront prématurément en 1863.

« *Dieu soit loué, les confrères sont ici dans la joie et d'une gaité franche, simple et admirable. C'est la multiplicité des travaux que fait la joie de chacun. J'ai eu le plaisir de rencontrer cet automne presque tous nos confrères, nos réunions furent des moments de délices, et chacun est reparti pour faire des préparatifs de tournée, plein de courage, de confiance et d'espérance. Quelle fête pour tous quand, réunissant les feuilles d'administration, nous trouvâmes plus de sept cents cinquante baptêmes d'adultes pour l'année, alors que nous craignions une diminution par suite de la persécution. Loin de là, nous sommes en augmentation sur le passé* ». (1861).

Malheureusement cette joie est vite ternie par la mort, en juin 1861, de Thomas Cho'e, le seul prêtre coréen, qui jouait un rôle irremplaçable. Antoine Daveluy se retrouve chargé des deux secteurs qu'il administrait dans le sud du pays et installe sa résidence principale à Hong-ju. En octobre 1862, de plus en plus épuisé, il envoie au P. Albrand, supérieur du séminaire de Paris, une copie de toutes les notes qu'il a pu rassembler sur l'histoire des martyrs.

« Elles ne sont pas rédigées, malgré toutes les prières que vous m'en avez faites ; mais c'est pour moi une impossibilité physique que vous ne me reprocherez pas (…) Les longues courses que j'ai été obligé de faire, dans ces derniers temps, m'ont réduit au point qu'une page d'écriture est maintenant pour moi un effrayant labeur. Vous me dîtes qu'un peu de repos pourrait me disposer à essayer cette rédaction ; je réponds que la pensée même du repos ne peut me venir. Chaque année mes charges et mes occupations se multiplient. Dans notre position actuelle en Corée, il n'y a pas de repos possible, pas même un lieu où on puisse se fixer. J'insiste sur ce point parce que vos dernières lettres semblent me faire un devoir de tout terminer moi-même., mais à l'impossible nul n'est tenu. Je ne refuse aucun travail, surtout de ce genre, mais il faudrait avoir en main les moyens, et ils me manquent absolument ».

Cette décision prend tout son sens au printemps suivant quand un incendie éclate dans sa maison en son absence dans sa maison et détruit la caisse dans laquelle il conservait des livres coréens précieux, les récits détaillés de l'histoire des martyrs en chinois et en coréen, différents travaux sur l'histoire du pays, bref tout le travail accumulé depuis des années.

En 1863 arrive un nouveau missionnaire Pierre Aumaître, accompagné de deux des trois séminaristes coréens qui étaient sortis en 1854. Dans le courrier venu de France, Antoine trouve une belle surprise, une série de photos envoyée par sa famille. Il leur répond : *« Ayant reçu depuis peu de temps la collection des portraits de toute la famille, je fais dans ma Corée des réunions charmantes, malgré la petitesse de ma maison. Je ne crains pas le nombre et vraiment l'illusion est quelquefois complète. Je vous remercie donc de m'avoir procuré cette satisfaction* ». (septembre 1863)

Le 15 janvier 1864, le roi Ch'ol-Chong meurt sans héritier après quinze ans d'un règne placé sous le signe de la modération. C'est le début d'une crise politique qui va entraîner la ruine de la mission. La reine douairière Cho proclame la régence, désigne le prince Myong-Pok âgé de 13 ans comme héritier du trône Le parti ultra-conservateur qui avait déclenché la persécution de 1839 est rappelé au pouvoir. La situation sociale et politique commence à se dégrader. Tandis que le mécontentement populaire s'accroît, les Russes font pression au Nord pour obtenir la liberté de commerce avec la Corée.

Le président du Conseil de régence père du petit roi qui connaît la présence d'Occidentaux dans le royaume, fait demander à Siméon Berneux son aide, et donc celle de son pays, en échange d'une promesse de liberté religieuse pour les chrétiens. Malgré les appuis dont il dispose à la Cour, le vicaire apostolique reste très prudent.

C'est dans ces circonstances qu'en juin 1865 arrivent quatre nouveaux missionnaires, Just Ranfer de Bretenières, Louis Beaulieu, Henri Dorie et Luc Huin. Ils trouvent une équipe missionnaire épuisée par les privations et l'excès de travail. *«Il n'y a actuellement de bien portant dans la mission que nous quatre dernièrement arrivés. Tous les autres sont de vrais spectres ambulants, se traînent à peine (…) malgré tout cela chacun va reprendre dans peu de jours son ouvrage annuel de 6 à 8 mois pour l'administration de son district. Ici on travaille autant la nuit que le jour et la nourriture est insuffisante et incapable de donner des forces ».* (Luc Huin, 1865).

Bien qu'étant lui-même à bout de force et incapable de se déplacer seul, S. Berneux est optimiste quant à l'avenir de sa mission d'autant qu'il a été à nouveau contacté par de hauts dignitaires coréens. Antoine Daveluy, lui, ne partage pas ses espérances. Venant de subir la persécution dans son district à la fin de 1865 et ayant plus d'expérience sur le long terme, il connait mieux l'histoire du pays, se trouve plus proche des réalités de la province, du peuple, et moins impliqué dans les affaires de la Cour. Cela le rend plus sceptique.

« Le père du jeune roi, ne s'est occupé jusqu'ici ni de nous ni de nos chrétiens. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Il est d'un caractère violent, cruel, méprisant le peuple et comptant pour rien la vie des hommes ; si jamais il attaque la religion, il le fera d'une manière terrible… Cet hiver sera dur à passer. La sécheresse d'abord, puis les inondations, puis, à l'automne, d'effroyables coups de vent, ont ruiné les moissons et causé la disette. Déjà beaucoup de pauvres gens souffrent de la faim. Or l'expérience prouve que les temps de famine sont des temps de vexations et de persécutions pour nos chrétiens. Ils sont toujours hors la loi, et par conséquent offrent une proie plus facile à tous les maraudeurs, et aux pillards qui encombrent les maisons des mandarins. Priez beaucoup pour nous ». (1865)

Les exactions contre les chrétiens se multiplient au cours du mois de janvier 1866, alors qu'un navire russe se présente dans le port de Won-san pour exiger la liberté de commerce et que des troupes franchissent la frontière nord.

Devant le désarroi de la cour, trois chrétiens proposent par lettre au conseil de régence de conclure une alliance avec la France et l'Angleterre par l'intermédiaire des deux évêques

français résidant dans le pays. Face à l'absence de réponse un haut dignitaire chrétien, Jean-Baptiste Nam, chambellan du roi, porte à la cour une deuxième proposition qui semble acceptée puisque on lui répond que le conseil de régence sera heureux de rencontrer les évêques qui se rejoignent à Séoul à la fin de janvier 1866.

Mais à ce moment-là, le navire russe est reparti et des nouvelles reçues de Chine, où les incidents anti-chrétiens se multiplient, et du Japon où les Occidentaux ont imposé leur présence par la force, confirment le gouvernement coréen dans l'idée qu'il faut absolument éviter les contacts extérieurs, refermer le pays et donc éliminer les étrangers qui se trouvent déjà dans le royaume. Quant aux chrétiens coréens, ils seront considérés comme des traîtres et donc supprimés. Les anciennes lois anti-chrétiennes sont réactivées et appliquées dans toute leur rigueur.

A la mi-février S. Berneux est interpelé et incarcéré dans le quartier des condamnés à mort de la prison des nobles tandis que les arrestations se multiplient tant parmi les chrétiens que parmi les missionnaires. Il est bientôt rejoint par trois de ses plus jeunes missionnaires, Just de Bretenières, Henri Dorie et Louis Beaulieu. Tous les quatre seront exécutés le 8 mars au bord du fleuve Han (52 ans, 28 ans, 27 ans). Dix responsables chrétiens coréens seront décapités à la Porte de l'Ouest. Le 11 mars, c'est le tour de Charles Pourthié (36 ans) et Alexandre Petit Nicolas (38 ans) qui ont été arrêtés au séminaire de Baeron.

Pendant ce temps, Antoine Daveluy administre toujours la région du Nai-po sur la côte ouest où il a placé Luc Huin dans une famille chrétienne pour apprendre la langue. Le 24 janvier, Just de Bretenières avant d'être pris lui a envoyé un message l'avertissant de l'arrestation de Siméon Berneux. Comme l'avaient fait avant lui les trois premiers missionnaires martyrisés en 1839, et sachant que sa présence en Corée est connue, il pense d'abord se livrer pour éviter que la police ne s'acharne sur les chrétiens. Il envoie une lettre aux trois missionnaires qui résident le plus au Sud, les PP. Féron, Calais et Ridel, leur demandant de se cacher.

Au début de mars, Antoine Daveluy réunit autour de lui Pierre Aumaître, qui administre le canton voisin, et Luc Huin. Ils décident de rester à leur place et de continuer leur travail le plus discrètement possible, en se confiant à la Providence. Antoine rédige alors un rapport détaillé des évènements et le confie à deux chrétiens qui mettront trois mois à trouver une barque à destination de la Mandchourie. Ce rapport ne parviendra à Mgr Verrolles que le 20 juin accompagné d'une brève lettre datée du 10 mars :

« Nous sommes en persécution. Mgr Berneux, vicaire apostolique, a été pris le 23 février et depuis ses confrères, MM. Pourthié, Petitnicolas, de Bretenières, Beaulieu et Dorie. Tous les autres vont être pris incessamment. Pas moyen d'y échapper. On parle déjà d'exécuter les six Européens pris, et je crois qu'il en sera ainsi malgré les passeports français chinois. Quoiqu'il en soit … Fiat voluntas ! Mon tour va venir aussi et je prie Dieu de me soutenir dans l'arène. On a pillé la maison de Mgr Berneux où se trouvait réuni l'argent et tous les objets de la mission. Adieu, priez pour moi ».

Le 11 mars, la police investit le village de Koduri, où réside Antoine Daveluy qui à la demande des chrétiens s'est caché sous un tas de bois dans la maison de son hôte, Nicolas Song. Au cours de la perquisition il est découvert et arrêté, mais il a eu le temps d'écrire un bref message à Luc Huin qui est appréhendé le soir même. Peut-être est-ce à ce moment-là qu' Antoine écrit le dernier message, non daté, adressé à ses parents :

« Adieu, dans les cœurs de Jésus et Marie, nous saurons supporter croix et souffrances pour le nom de J. C. fidélité de tous au rendez-vous. Je tâcherai de ne pas y manquer. Un adieu tout spécial à mes frères et sœurs. Je les ai aimés bien vivement mais en Dieu je les aimerai toujours. Je penserai toujours à eux. Je les confie de nouveau à Jésus notre Maître, à Marie Reine des Martyrs, notre Bonne Mère, nous nous reverrons un jour n'est-ce pas ?
Votre tout dévoué et respectueux fils, A Daveluy, Miss. Apost.»

Le lendemain Pierre Aumaître rejoint volontairement ses confrères pour ne pas compromettre les chrétiens de son village. A la demande d'Antoine Daveluy, tous les chrétiens arrêtés sont relâchés mais son plus proche assistant, Luc Hwang, refuse de se séparer de lui. Les quatre prisonniers sont emmenés à Séoul et incarcérés à la prison criminelle. Ils vont y subir quatre interrogatoires successifs, accompagnés de terribles tortures qu'Antoine Daveluy connait bien, lui qui a collationné les actes des Martyrs. Pour faire épargner ses jeunes confrères qui ne maitrisent pas bien la langue, il prend sur lui de répondre à toutes les questions, avec un calme et une politesse qui impressionne les juges. Le 22 mars la sentence de mort est prononcée.

A ce moment-là le roi, qui doit prochainement se marier, est malade et des chamanes accomplissent au palais des rituels pour sa guérison. Pour éviter que le sang des Européens n'en contrarie les effets, et de peur que leur mort ne soit de mauvais augure pour les noces royales, on fait transporter les condamnés dans la presqu'île de Sou-ryong, à une centaine de kilomètres au sud de la capitale. Au terme d'un voyage rendu très pénibles par les tortures, leurs jambes brisées ont été enveloppées de papier huilé retenu par des morceaux de toile, les quatre hommes sont décapités le vendredi saint 30 mars, sur une plage de sable. La tradition orale raconte qu'Antoine Daveluy fut le premier exécuté. Contrairement aux usages, on l'avait entièrement dénudé, alors qu'en général les condamnés gardaient leur pantalon. Après le premier coup de sabre, le bourreau refusa de continuer car on ne lui avait pas fixé son salaire et il fallut plusieurs minutes de tractations avant qu'il n'accepte d'achever son office. La tête tomba au troisième coup. Les autres exécutions furent plus rapides. Antoine Daveluy avait 48 ans, Luc Huin 30 ans, Pierre Aumaître 29 ans et Luc Hwang 52 ans.

Les corps restèrent trois jours exposés sur le sable puis enterrés sommairement sur place par des habitants du lieu. En juin, quand la persécution fut un peu calmée, la famille de Luc Hwang vint récupérer son corps et ceux des trois missionnaires furent emportés par des chrétiens dans un village voisin. N'ayant pas les moyens d'acheter des cercueils séparés, ils les enterrèrent posés sur des planches dans une même fosse. Ils furent bien des années plus tard transférés dans la crypte de la cathédrale Myong-dong de Séoul.

Sur une équipe de onze missionnaires, seuls trois ont pu échapper au massacre et gagner la Manchourie : Stanislas Féron, Adolphe Calais et Félix Ridel qui revient en Corée au mois de septembre suivant avec l'escadre française d'Extrême-Orient commandée par l'amiral Roze.

Les Français débarquent à Kanghwa, incendient le palais royal et pillent la bibliothèque. Les représailles s'abattront sur les chrétiens Coréens et feront des milliers de morts, roués de coup, étranglés, noyés ou enterrés vivants, sans compter ceux qui mourront de misère et de froid dans les montagnes. En 1870 la Régence peut faire élever à Pyeong-Yang une stèle gravée en chinois qui proclame : *"la secte perverse des Chrétiens est anéantie"*.

Aujourd'hui la Corée du Sud compte environ 5 100 000 catholiques, soit un peu plus de 10% de la population.

---

(1) C'est *« Un bon petit enfant »* comme le dira plus tard François Libermann qui, privé d'ordination à cause de l'épilepsie dont il était atteint, était alors professeur au séminaire d'Issy. En 1841, il fonde la société du Saint-Cœur de Marie. Son but est l'apostolat auprès des Noirs d'Afrique et auprès des esclaves devenus libres dans les îles de Saint-Domingue (Haïti) et Bourbon (La Réunion). En 1848 il fusionne avec la Société des Pères du Saint Esprit fondée en 1703 par Claude Poullart des Places. Ainsi naîtra la Congrégation du Saint Esprit, ou Spiritains.

(2) Le Japon, qui est interdit aux Occidentaux depuis 1640, a été évangélisé par St François Xavier à partir de 1549 mais le christianisme naissant a été formellement interdit en 1613 après une terrible persécution. Le P. Forcade, nommé vicaire apostolique du Japon, quittera les Missions étrangères en 1852 et deviendra évêque de Madagascar puis archevêque d'Aix-en- Provence. En 1865 le P. Petitjean découvrira à Nagasaki un groupe de chrétiens qui s'étaient clandestinement transmis la foi pendant deux siècles et-demi).